

Histoire

Été 1942. Un commissaire recrute des voyous marseillais pour lutter contre les Allemands.

Flic patriote , et truand...

Par
FRÉDÉRIC
VALLOIRE

Dans une vie mouvementée, un épisode pas comme les autres : le milieu au service de la France à travers les aventures du commissaire Blémant.

Route départementale 15, entre Pélissanne et Lançon-Provence, à quelques kilomètres à l'est de Salon-de-Provence, deux rafales de pistolet-mitrailleur MAT 49 tirées d'une voiture trouent le silence de cette fin d'après-midi du 15 mai 1965. Le conducteur d'une Mercedes blanche s'écroule, touché par quatre balles dont deux à la tête ; une femme, son épouse, légèrement blessée, pleure. Un travail de professionnel, un contrat. La victime ? Robert, Léon, Arthur Blémant, dit Monsieur Robert. Il avait 54 ans, une vie des plus mouvementées.

De Lille à Marseille, tous les services de police connaissent l'histoire de cet ancien commissaire décoré de la Légion d'honneur au titre de la Résistance, de trois croix de guerre, de la croix de combattant, de la médaille de Syrie, de la médaille des blessés, des

évadés, du courage et du dévouement. Lors de ses funérailles, quelques caïds de la pègre européenne défilent devant son cercueil mais les Guérini n'ont pas fait le déplacement. Dans le cortège, des personnalités des Services secrets et deux commissaires, qui déposent une couronne à leur ami. Le monde dans lequel avait vécu Blémant lui rendait un ultime hommage.

Ce monde-là a fasciné Jean-Pax Méfret, qui a repris sa biographie, en négligeant les dernières années de la vie de Blémant, celles où l'ancien commissaire bascule dans le milieu et se brouille avec les Guérini qui seront à l'origine du meurtre. De même, Méfret reste discret sur les origines de la fortune de Blémant, ses cabarets, ses maisons, et ses investissements douteux.

Rien ne destinait le commissaire Blémant à frayer avec les truands

Rien ne destinait Blémant à rassembler autour de lui truands et patriotes et à évoluer entre voyous et policiers. Il est né le 13 mars 1911 à Valenciennes dans une famille de notables locaux : son père est bâtonnier de l'ordre des avocats. Courtes études de droit à Lille, engagement dans les spahis, pratique de la boxe et de l'équitation : le jeune homme est un actif qui aime prendre des initiatives. En décembre 1931, il entre dans

la police judiciaire. En février 1938, reçu au concours de commissaire, il est nommé à Lille où il est muté à la Surveillance du territoire (l'ancêtre de la DST) en qualité de "commissaire spécial".

Ses chefs directs sont Guy Schlessler, le futur général, et Paul Paillole, le

RUE DES ARCHIVES



"Travaux ruraux" à Marseille, en 1942. Au centre de la table, de face, le colonel Paul Paillole, chef du contre-espionnage militaire.

futur colonel. Tous deux ne tarissent pas d'éloges devant ce chasseur d'espions allemands, traqueur redoutable qui ne comprend pas toujours la courtoisie et la discipline militaires dont font preuve ses supérieurs. « *Les procédures le répugnent et les demi-mesures le révoltent* », écrit Paillole. Blémant est direct, ardent, impitoyable. Ainsi il propose d'éliminer une "prise" faite en toute illégalité et que le général Gamelin, commandant en chef des armées, ordonne de relâcher et de reconduire avec civilités. Il s'agit d'Hermann Brandl, un agent allemand qui fait de l'espionnage à Bruxelles sous le pseudonyme d'Otto. Blémant et lui se retrouveront : car Brandl sera à la tête du "bureau d'achat", situé à l'hôtel *Lutétia*, chargé d'organiser le pillage de la France avec l'aide de la bande à Lafont, recruté par la Gestapo, établie rue Lauriston...

Pour Blémant, l'armistice ne change rien. Il veut continuer la lutte et l'Allemand reste l'ennemi. Avec ses parents et sa sœur, il rejoint Marseille, une ville qu'il connaît pour y avoir

servi une année. Juste le temps d'en avoir pris la mesure et de bâtir un réseau d'informateurs. Il y achète une villa en bord de mer. Marseille est alors une ville étrange dont la guerre stimule le trafic portuaire : les quais regorgent de marchandises et le port permet de quitter le continent. Tout y est curieux : de nombreux truands ont été affectés sur place, l'acteur Fernand Contandin (Fernandel), soldat du Train des équipages, est cantonné dans la cour de son unité après avoir provoqué une émeute lors de son premier tour de garde.

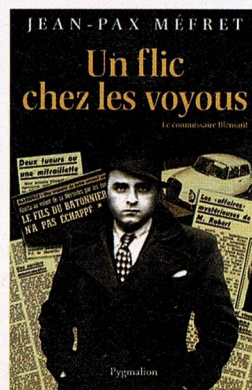
De la France occupée et de toute l'Europe affluent des populations variées qui prennent d'assaut les consulats des États-Unis ou du Mexique. S'y côtoient artistes, intellectuels, hommes d'affaires, banquiers. S'y croisent Louis Jouvet, Montherlant, Cendrars, André Breton, Lévi-Strauss, Golo Mann, Max

Ernst, François Samson, Darius Milhaud.

Depuis longtemps, un rapport de 1937 en témoigne, tous les trafics y sont permis. Comme ces stocks d'armes livrés aux Espagnols par les communistes de Marseille ; ils avaient été vendus par l'un des caïds du moment, François Spirito, qui se servait à la source, c'est-à-dire dans les casernes d'Aix et de Salon, et dont le bar, *L'Amical Bar*, est l'annexe du siège du Parti populaire français (PPF) de Jacques Doriot ! Dans ces manœuvres, l'équipier de Spirito traite directement avec le chef du service d'ordre du PC, lui-même secrétaire du syndicat des chauffeurs de taxi. Marché noir, alliance de la politique et du gangstérisme marchent de pair. De ces "seigneurs" de la pègre, Blémant connaît en détail les parcours et les services qu'ils rendent à leurs relations politiques.

Car sur le plan politique, à l'été 1940, la capitale involontaire de la "zone nono" (non occupée) est aussi dans une situation étrange : elle est mise sous tutelle depuis que la fonction de maire a été supprimée en mars 1939. Deux partis se partagent l'opinion. D'un côté les socialistes. De l'autre, ceux qui soutiennent l'ancien député Simon Sabiani, l'un des fondateurs du PPF dont il est un membre influent et dont les bras armés, "la bande à Simon", sont les maîtres du milieu marseillais, Paul Bonaventure Carbone, un Corse, "patron" du quartier Saint-Jean, et son adjoint François Spirito.

À cette situation locale particulière se superposent les conséquences de la défaite. Dès l'été 1940, des réfugiés et des militaires y poursuivent la lutte, y organisent des filières d'évasion, y publient des journaux et y constituent des réseaux : Henri Frenay rédige le premier manifeste qui appelle à former une armée secrète, pour laquelle il recrute des militaires de l'ar-



Blémant achète une villa en bord de mer. Marseille est une ville étrange où la guerre stimule le trafic...





En gare de Dijon, Carbone et Spirito (à gauche). Ils vont devenir les agents de la Gestapo. Carbone est tué en 1943 ; Spirito meurt en 1967.

mée d'armistice et des démobilisés. C'est encore à Marseille que se crée, le 1^{er} juillet 1940, une firme commerciale, l'entreprise des Travaux ruraux (TR).

Dirigée par Paillole, cette société sert de couverture au contre-espionnage français. Elle travaille avec les Bureaux des menées antinationales (BMA). Derrière ce nom se cache l'ancien service de renseignements militaires, proche de la Surveillance du territoire où est versé Blémant que les services allemands ont inscrit sur leur liste noire. Le but des TR est en effet d'éliminer les agents ennemis en zone libre. Or à Marseille, les espions pullulent.

Paillole songe à Blémant. Celui-ci a retrouvé à Marseille les bars discrets ; comme la pègre qu'il fréquente, il porte gourmette et bagues. Mais ce n'est pas un flic comme les autres : les casses, les braquages, l'opium et les macs ne l'intéressent pas. Les truands savent qu'il n'a qu'un objectif : repérer et arrêter des espions. Blémant accepte. Une condition : ne s'embarasser d'aucune contrainte pour mener ses missions.

Première idée : retourner les voyous ou du moins infiltrer ceux qui soutiennent la politique de collaboration avec l'Allemagne, c'est-à-dire Carbone et Spirito, les agents de Sabiani. À l'automne 1940, Blémant est prêt. Il a recruté Louis Raggio et Pierre Rous-

set, des truands qui veulent se racheter. Paillole les accepte. Raggio, qui s'était retrouvé en prison en 1936 pour avoir franchi la frontière avec plus de dix mille pistolets-mitrailleurs, achète un bar à Vichy : ce sera un point de chute pour les agents du contre-espionnage clandestin.

Première arrestation, en novembre 1940, un couple de suspects allemands. L'interrogatoire musclé de Blémant le confirme : ce sont des espions. La Commission allemande d'armistice proteste, Vichy tergiverse. Désormais, Blémant a une certitude : plutôt qu'arrêter, il faut éliminer. Au moyen d'un "tragique accident" ou du paquet jeté à la mer et lesté avec des traverses de rails. Et Blémant poursuit son recrutement très spécial.

Blémant multiplie les contacts avec des réseaux de résistance

Comme le fait le camp ennemi qui utilise les mêmes méthodes et les mêmes hommes, mais qui offre de l'argent, des passe-droits, des affaires avec la Gestapo. Grâce à Raggio qui lui sert de rabatteur, viennent à Blémant Joseph Renucci, alias Jo, Mathieu Zampa, Alphonse Alsasser, un braqueur en cavale, Émile Buisson, le futur ennemi public numéro un, Mémé Guérini et son clan. Blémant ne leur promet qu'une chose : « *Flinguer les Boches et leurs agents.* »

De Marseille, il s'intéresse aux activités de Lafont qui roule à Paris en Bentley blanche et dont Lucien Reba-

tet décrit ainsi le repaire de la rue Lauriston : « *Dès la porte, on plonge en plein film de gangsters. Partout des types aux gueules effrayantes, de vrais figurants pour Scarface, gardant les couloirs, les pieds sur les tables dans des enfilades de pièces, plusieurs en bras de chemise, des pétards longs comme ça sur la hanche.* » En janvier 1941, il recrute Abel Danos, dit le Mammouth, agent double idéal dont rêvent Blémant et Paillole. Mais Danos leur échappera et s'intégrera totalement à la bande de Lafont.

Tout en étant aux ordres de Vichy, Blémant multiplie les contacts avec des réseaux de résistance. Avec Roger Warin, dit Wybot, futur directeur de la DST, qui assure la liaison avec Londres et qui appréciera plus tard la conduite de Blémant : « *Attitude durant l'Occupation : extraordinaire, écrira-t-il. Un des rares hommes qui ait affectivement et fréquemment risqué sa vie dans des missions dangereuses.* »

Avec le commandant Pierre Fourcaud, agent de la France libre qui crée les réseaux Brutus, Radis, Fleurs. Avec Gaston Defferre, que ses camarades socialistes surnomment le "dandy blanc", appuyé par les frères Guérini.

En octobre 1942, Blémant enlève un policier révoqué qui a rejoint la bande de la rue Lauriston. Bousquet, secrétaire général de la police de Vichy, demande alors l'arrestation de Blémant dont la Gestapo a mis la tête à prix. Des voyous patriotes le cachent, le conduisent à Vichy où Paillole lui conseille de se rendre à Alger. Lorsqu'il y arrive après avoir passé quelques mois dans les prisons espagnoles, la donne a changé : les Américains ont débarqué en Afrique du Nord, les Allemands ont envahi la zone Sud, la Surveillance du territoire a été dissoute. Blémant se retrouve chargé de la sécurité personnelle du général Giraud. Une autre vie commence, qui va le mener de la Libération aux boîtes de nuit.

Un flic chez les voyous, de Jean-Pax Méfret, Pygmalion, 276 pages, 19,90 €.

À compléter par une mine de renseignements :

Paris dans la collaboration, de Cécile Desprairies, Seuil, 648 pages, 29 €.

Son idée : retourner les voyous ou infiltrer ceux qui soutiennent la collaboration. Blémant promet : "Flinguer les Boches."